



**EN ATTENDANT  
LA NUIT**

CANDICE ZACCAGNINO ET OLIVIER AKNIN  
PRÉSENTENT

PRIX DU JURY  
**GÉRARDMER**  
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE 2024

*MATHIAS LEGOÛT HAMMOND*  
*ÉLODIE BOUCHEZ*  
*JEAN-CHARLES CLICHET*  
*CÉLESTE BRUNNQUELL*

  
MOSTRA INTERNAZIONALE  
D'ARTE CINEMATOGRAFICA  
LA BIENNALE DI VENEZIA 2023  
Sélection Officielle

# EN ATTENDANT LA NUIT

UN FILM DE *CÉLINE ROUZET*  
ÉCRIT PAR *CÉLINE ROUZET* ET *WILLIAM MARTIN*

DURÉE 1H44 - FORMAT IMAGE 2.39

**AU CINÉMA LE 5 JUIN**

DISTRIBUTION

TANDEM

[bonjour@tandemfilms.fr](mailto:bonjour@tandemfilms.fr)

[www.tandemfilms.fr](http://www.tandemfilms.fr)

RELATIONS PRESSE

JULIE BRAUN & PAOLA GOUGNE

[paolagougnepresse@gmail.com](mailto:paolagougnepresse@gmail.com)

[julie@helegant.fr](mailto:julie@helegant.fr)



## SYNOPSIS

Philémon est un adolescent pas comme les autres : pour survivre, il a besoin de sang humain. Dans la banlieue pavillonnaire un peu trop tranquille où il emménage avec sa famille, il fait tout pour se fondre dans le décor. Jusqu'au jour où il tombe amoureux de sa voisine Camila et attire l'attention sur eux...

## ENTRETIEN AVEC CÉLINE ROUZET

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de ce film ? D'où vous est venue l'inspiration ?

*En attendant la nuit* est l'histoire d'un garçon qui fait peur aux gens qu'il aime et qui cherche sa place dans un monde qui ne lui ressemble pas. Le film parle de marginalité et de conformisme, de sacrifices familiaux, de désir animal... et de la sauvagerie qui se cache sous la surface de la vie ordinaire. Avec ce film, j'ai voulu raconter ce qui m'obsède depuis toujours : un monde conventionnel qui se fissure, des personnages qui dérangent, le malaise qui en découle.

D'où vient cette histoire de vampire ?

J'ai beau m'être d'abord engagée sur une voie journalistique puis de documentariste, j'ai toujours été intéressée par la fiction. Petite, j'en écrivais déjà. En 2014, nous avons perdu mon frère. J'étais alors en train de travailler sur mon film documentaire en Papouasie-Nouvelle-Guinée (les prémices du long métrage *140 km à l'ouest du paradis*) où je racontais déjà l'histoire d'une famille - des Hulis à la marge du monde - qui perd pied. Outre la douleur, cela a fait naître en moi de la colère, un grand sentiment d'impuissance et d'injustice. Je me devais de raconter l'histoire de mon frère mais je ne savais pas comment m'y prendre. Il me paraissait impossible de le faire de façon trop réaliste et frontale. Un jour, au moment où je tentais l'atelier scénario de La Fémis, l'idée de vampirisme m'est apparue comme une évidence. Je me suis rappelée que cette figure avait énormément hanté mon frère quand il était petit, lui qui est né différent et qui a beaucoup souffert du rejet des autres. Enfant, il voyait des vampires venir jusque dans sa chambre pour lui parler. Il en était terrifié mais, au fil de sa vie, il s'est mis à nourrir une sorte de fascination pour eux. Il regardait tous les films de vampire qu'il trouvait et j'ai commencé à croire qu'il ressentait une connexion avec ces créatures incomprises, ces monstres fragiles qui font peur et dont la condition est invisible au premier regard.



Le vampirisme opère comme une métaphore du handicap, de la dépression et du mal-être adolescent. Pour moi, la fiction et le recours au cinéma de genre permettent d'exacerber les situations en mettant à distance une réalité trop dure. Le film n'en dresse pas moins un constat amer sur la violence de la norme et la peur de l'autre...

**Vous avez situé votre histoire dans les années 1990, selon vous, les choses ont-elles évolué à ce sujet ?**

Pour moi, cette histoire personnelle est liée à cette période d'un point de vue sensoriel. Cela me permettait aussi d'échapper à l'existence des réseaux et de gagner en romanesque et en mystère. À la fin des années 90, la honte du handicap était très forte. Les familles avaient très peu de moyens d'en parler et de se faire aider. Aujourd'hui, il est vrai qu'on en parle davantage et qu'on tente de trouver des solutions mais je n'ai pas l'impression que la persécution et le harcèlement diminuent. Ce qui me frappe le plus, c'est de ne pas voir de gens handicapés dans mon quotidien. Comme les vampires de mon histoire, ils sont obligés de se retrancher chez eux ou dans des établissements spécialisés. Je crois

que cela concerne à peu près tous ceux que la société marginalise, tous ces minoritaires prisonniers d'un monde qui les domine. Ils sont repoussés de plus en plus loin, invisibilisés, comme si leur existence même dérangeait esthétiquement et moralement.

**Peut-on dire qu'il s'agit d'un *coming of age* d'horreur ?**

C'est plutôt un film romantique avec des saillies d'horreur. J'ai surtout cherché à susciter de l'émotion, de la tension et du malaise - parfois même des rires - plutôt que du dégoût ou de la peur. Quand on y pense, ni *Only Lovers Left Alive*, ni même *Aux frontières de l'aube* ne sont de vrais films d'horreur. Je crois que le vampire est d'abord associé aux thématiques de la dissidence et de la marginalité. Avec mes producteurs Candice Zaccagnino et Olivier Aknin, on envisageait le film comme un « coming of age » qui fonce dans le mur. Je dirais donc qu'il s'agit de l'histoire d'un adolescent qui nourrit l'espoir de vivre parmi les hommes. Philémon a les symptômes du vampire et rêve de devenir un homme mais la société le pousse à devenir un vampire. Notre plus grand défi d'écriture a consisté à en faire un monstre innocent.



## Cette innocence, vous l'avez trouvée en Mathias Legoût Hammond ?

Mathias s'est imposé à moi comme une évidence alors qu'il n'avait jamais rien fait auparavant et que des acteurs plus aguerris avaient passé le casting. Je cherchais quelqu'un de juvénile, à la beauté étrange, loin des vieux canons de la virilité. Comme le vampire a toujours été une figure érotique, j'étais à la recherche d'une beauté pâle, sensuelle et effrayante. Quand Mathias est apparu, il tremblait mais il disait les répliques exactement comme nous les avions écrites et imaginées. Il avait en lui la chanson des phrases et ce mélange de douceur et de colère contenue que je cherchais chez Philémon. Mathias est quelqu'un d'aussi romantique et grave que son personnage, qu'il a compris comme personne d'autre. Le choisir a représenté la plus grande et la plus belle prise de risque de ce film, pour moi comme pour les producteurs. Pour construire cette figure de vampire-humain, nous l'avons affublé d'une dentition à la David Bowie. Avec la maquilleuse Flore Chandès, nous avons travaillé ses différents états : tantôt plus cerné et fiévreux, les veines saillantes à son front, tantôt une pâleur plus transparente et les cheveux plaqués en arrière à mesure qu'il gagne en confiance et en puissance...

## La symbiose avec Céleste Brunnquell qui joue Camila a-t-elle été aussi une évidence ?

Totalement ! La scène dans la voiture a servi aux essais et m'a convaincue que Céleste était la bonne personne. Ils savaient ensemble jouer de leurs regards fuyants, des silences qui trahissent le désir et la gêne. Depuis le début, j'avais à cœur de faire de Camila un personnage désirant. Pour la scène au bord de la rivière, on a fait en sorte avec la monteuse Léa Masson que ce soit Camila qui regarde Philémon en premier, comme une proie, et non l'inverse. Il y a chez Céleste une impertinence et une audace derrière son apparence très angélique qui collent complètement avec ce personnage de fille à papa bien intégrée, mais qui va chercher le danger et le plaisir de la morsure. Camila est en quête d'une sincérité et d'une vérité qu'elle trouve en Philémon.





**En ce qui concerne la famille, aviez-vous en tête des acteurs avec lesquels vous souhaitiez tourner ?**

Les Féral sont une famille de combattants épuisés. J'aime la capacité qu'a Élodie Bouchez d'émouvoir, sa petite voix presque enfantine qui trompe son monde et qui dissimule une grande force, ce qui me semblait indispensable pour jouer une mère à bout obligée de mentir et de voler. Jean-Charles Clichet suscite quant à lui une empathie immédiate qui convient bien à Georges, ce père qui joue les VRP de la famille, tente de garder la face quand tout se fissure à l'intérieur. La petite sœur, Lucie, vient quant à elle compenser la tristesse de la famille : Laly Mercier, qui fait ses premiers pas au cinéma, a ce côté drôle et lumineux que je cherchais pour le rôle. Tout le défi de ce casting était de réunir une famille chaleureuse, joyeusement bordélique, touchante avec ses maladresses et ses petits défauts. L'étrange ne devait surtout pas être du côté de cette famille. La menace, c'est le monde extérieur.

**Pourquoi avoir situé l'action dans la région de Besançon ?**

J'ai écrit ce film avec William Martin qui vient comme moi de la région Rhône-Alpes. Par nos origines, nous rêvions de montagnes, de paysages grandioses, spectaculaires et accidentés. Finalement, nous avons obtenu l'aide à la production de la région Bourgogne-Franche-Comté, et nous avons dû inventer ce décor de quartier séduisant mais légèrement inquiétant, isolé par un pont et une forêt. Depuis le début je voulais une ambiance solaire. Je rêvais d'un film de vampire romantique, *dark* mais lumineux, situé dans une banlieue pavillonnaire normative, lisse en apparence, dont la perfection a quelque chose de flippant ! Grâce à notre directeur de production Abdelhadi El Fakir et notre cheffe décoratrice Chloé Cambournac, nous avons trouvé des décors forts : le lotissement, le théâtre très *Dario Argento* du don du sang, l'hôpital... et nous avons pu recréer une géographie imaginaire.



À cet égard, la scène la plus étrange est celle du barbecue où l'on devine la violence derrière les masques souriants. Vous frôlez la caricature et on ne sait pas si on doit s'en effrayer ou en rire. Comment avez-vous écrit et réalisé cette scène ?

Au cours de la rédaction du scénario, j'ai découvert Shirley Jackson, une grande écrivaine du fantastique travaillée par la violence et la barbarie qui courent sous les conventions sociales. Elle interroge et débusque le mal tapis dans nos petits mondes ordinaires que sont la maison, le quartier, le village de vacances. Son univers m'a paru très proche de ce que je cherchais à créer. Cette banlieue est tellement parfaite qu'imperceptiblement, par petites touches, ça grince et paraît de plus en plus factice. Avec les comédiens, j'ai beaucoup travaillé là-dessus, cherchant à obtenir des sourires qui grimacent, à créer l'ambiguïté dans une pause un peu trop longue dans un dialogue par exemple. Je tenais à ce qu'on perçoive l'hypocrisie du jeu social mais surtout une forme d'ennui et de désespoir profond chez les adultes. Dans cette scène, tout le monde fait semblant...

**Le grincement ne naît-il pas du fait que cette famille a également des choses à cacher ?**

C'est toute l'ironie dramatique de la situation : cette famille ment, vole et va bientôt mordre. On est avec eux quand ils transgressent et c'est jubilatoire. Les Féral doivent apprendre leur texte par cœur pour tenter de se fondre dans le moule. C'est presque une étude de cas : que se passe-t-il quand une famille et son garçon anormal débarquent dans un monde d'apparences où rien ne doit dépasser ? Au début, on entre dans cette banlieue sans faire de bruit et ça finit un peu comme cette phrase de Florence Aubenas dans *L'inconnu de la poste* :

**« Chaque chose est à sa place mais tout est éclaboussé de sang. »**







**Vous dites « sans faire de bruit », or le film débute dans le noir par des cris horribles. Pourquoi vouliez-vous d'emblée saisir avec une telle violence le spectateur ?**

Je trouve désespérément drôle que la vie débute de cette façon, dans les cris et la douleur. Et c'est loin d'être anodin pour nous qui passons ensuite le reste de notre existence à chercher la douceur et la joie... Avec William Martin, nous nous sommes aussi rendu compte que sans cette scène, le scénario tombait à l'eau. Cette ouverture nous permet d'emblée d'être du côté des parents dans la découverte de l'étrangeté de leur enfant. On vit ce choc avec eux, on les comprend, on sait ce qu'ils savent et que le quartier ne sait pas et cela crée une complicité immédiate avec le spectateur.

**Vous êtes-vous documentée sur le milieu des dons de sang ?**

Avec William, nous sommes allés faire des repérages dans des centres spécialisés. C'était assez cocasse car ce sont les infirmières elles-mêmes qui nous ont donné la solution pour voler des poches de sang dans les années 90. Quand la mère explique comment elle va s'y prendre, on a imaginé cette scène comme dans un film de casse à la *Ocean's Eleven* !

**Quels étaient vos choix avec votre chef opérateur dans ce film dont la photo est très marquée ?**

Pour moi, l'un des principaux enjeux était de décoller légèrement du réel, d'insuffler de l'étrangeté et de la tension dans un univers familier. On s'est très vite compris avec Maxence Lemonnier dont c'est aussi le premier long métrage de fiction. Nous n'avons pas cessé de tout découper ensemble et de faire des *mood boards*. En ce qui concerne la colorimétrie, on a opté pour des couleurs vibrantes avec des dominantes vertes mais aussi bleues et roses. On a beaucoup pensé à la façon de travailler la lumière et l'ombre qui sont essentiels à la narration. Nous cherchions quelque chose de lyrique et de sensuel, d'impressionniste. Finalement, on a stylisé le film grâce à un travail de direction artistique commun avec le chef opérateur, la cheffe décoratrice et le chef costumier Clément Vachelard.



**La musique de Jean-Benoît Dunckel joue un rôle narratif dans cet écheveau. Comment avez-vous travaillé ensemble ?**

On regardait les scènes, puis on échangeait nos intuitions. Cette idée de destin inexorable lui parlait beaucoup. Je l'encourageais sur la voie du romantisme et du lyrisme. Ce que j'aime avec la musique, ce sont les thèmes. Nous avons par exemple celui du monstre, celui de la naissance qui allait pouvoir revenir et se décliner jusqu'à la fin. Si nous avons d'abord été influencés par la bande originale de *Virgin Suicides* (composée par Jean-Benoît et Nicolas Godin lorsqu'ils formaient le groupe Air), peu à peu, nous nous sommes dirigés vers d'avantage de guitares électriques, un côté très rock qui permet peu à peu de contaminer et salir cette banlieue. Le vrai défi a été de trouver la musique pour accompagner l'explosion de violence finale puisque, derrière la scène de bagarre, c'est en fait une scène d'adieu et c'est le moment où Philémon a la confirmation que ce monde ne lui fera pas de place. Le thème de la naissance revient alors, triste et brisé, sur une musique d'église qui dégénère et devient profane. Je sais que cette fin peut paraître pessimiste et fataliste mais c'est la seule que je connaisse. Le regard de Camila se fait l'expression de ma douleur et de ma colère. Mais en utilisant le soleil de façon magique, j'ai adouci un peu le réel.

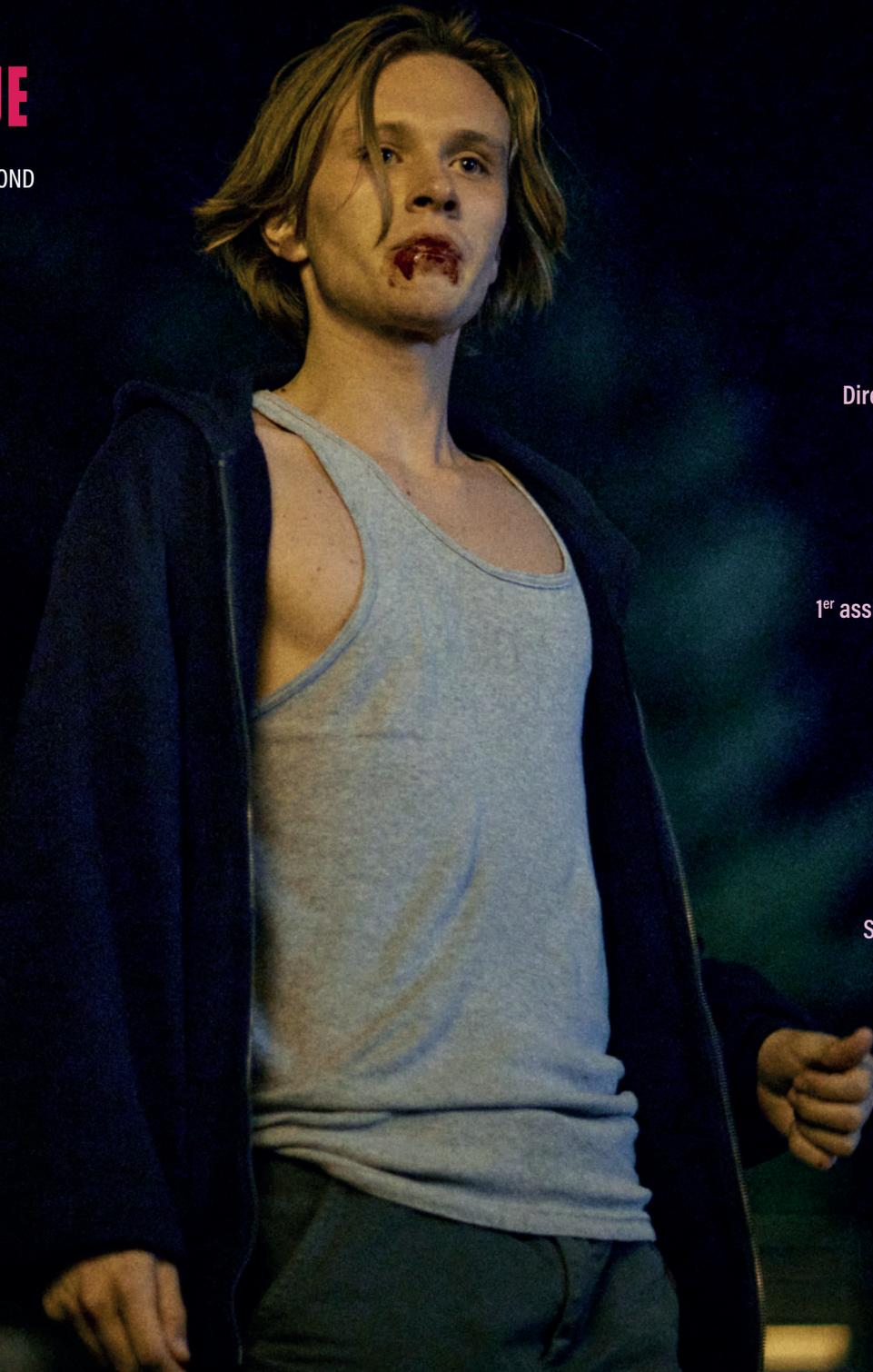
**Est-ce que ce film vous a permis de mieux comprendre les événements dramatiques auxquels vous avez été confrontés ?**

Quand j'ai commencé à travailler sur ce film, j'étais pleine de fureur et d'interrogations vis-à-vis de la société. Par rapport au documentaire, la fiction peut vous venger du réel. Elle m'a ainsi permis de faire craquer ce monde tellement conventionnel et excluant ! Mais, au final, je crois que ce film aura un peu apaisé mon ressentiment en me faisant mieux accepter la réalité. Avec William, tout au long du processus d'écriture, on a cherché à comprendre les raisons des voisins. Chabrol disait que l'humanité avait une part d'ombres et de lumière et j'aime bien cette zone d'opacité. J'espère qu'à la fin de la séance, les spectateurs se demanderont ce qu'ils auraient fait à la place des personnages.



## LISTE ARTISTIQUE

Philémon Féral Mathias LEGOÛT HAMMOND  
Laurence Féral Élodie BOUCHEZ  
Georges Féral Jean-Charles CLICHET  
Camila Berthier Céleste BRUNNQUELL  
Lucie Féral Laly MERCIER  
Charles Louis PERES  
Clémence Angèle METZGER  
Simon Bakary DIOMBERA  
Hélène Noisy Anne BENOIT  
Catherine Berthier Valérie LEMAITRE  
Marc Berthier Bruno GEORIS  
Mme Vinet Géraldine POCHON  
Fabienne Mila RUOZO



## LISTE TECHNIQUE

Un film de Céline ROUZET  
Scénario Céline ROUZET  
William MARTIN  
Produit par Candice ZACCAGNINO  
Olivier AKNIN  
Coproduit par Guillaume MALANDRIN  
Direction de production Abdelhadi EL FAKIR  
Image Maxence LEMONNIER  
Montage Léa MASSON  
Musique originale Jean-Benoît DUNCKEL  
Casting Adelaïde MAUVERNAY  
Scripte Pauline FEILER  
1<sup>er</sup> assistant mise en scène Ludovic GIRAUD  
Son Grégory LE MAÎTRE  
Décors Chloé CAMBOURNAC  
Costumes Clément VACHELARD  
Maquillage Flore CHANDÈS  
Frédérique FOGLIA  
Montage son Corinne DUBIEN  
Mixage Aymeric DUPAS  
Étalonnage Elie AKOKA  
Supervision musicale Pascal MAYER  
Steve BOUYER

# TANDEM™

PRODUIT PAR ELIANEANTOINETTE ET REBOOT FILMS EN COPRODUCTION AVEC ALTITUDE 100 PRODUCTION RTBF (TÉLÉVISION BELGE) ET SHELTER PROD AVEC LA PARTICIPATION DE OCS DISNEY+ VOO ET BÉ TV AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DE LA RÉGION BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ ET DE CICLIC - RÉGION CENTRE-VAL DE LOIRE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC DISTRIBUTION FRANCE TANDEM EN ASSOCIATION AVEC PLAYTIME CINEVENTURE 8 CINEMAGE 17 INDEFILMS 11 ET SG IMAGE 2021 AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES ET DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA TAXSHELTER.BE ET ING IMAGE MAXENCE LEMONNIER SON GREGORY LE MATRE MONTAGE LÉA MASSON CASTING ADELAÏDE MAUVERNAY DIRECTION DE PRODUCTION ABDELHADI EL FAKIR ASSISTANT MISE EN SCÈNE LUDOVIC GIRAUD SCRIPTE PAULINE FEILER DÉCORS CHLOÉ CAMBOURNAC (A.D.C.) COSTUMES CLÉMENT VACHELARD MAQUILLAGE FLORE CHANDÈS ET FRÉDÉRIQUE FOGLIA MONTAGE SON CORINNE DUBIEN MIXAGE AYMERIC DUPAS SUPERVISION MUSICALE PASCAL MAYER ET STEVE BOUYER COPRODUIT PAR GUILLAUME MALANDRIN PRODUIT PAR CANDICE ZACCAGNINO ET OLIVIER AKNIN UN FILM DE CÉLINE ROUZET

LESALIENS.COM © 2025 ANNE LINDEN

Eliane Antoinette

REBOOT FILMS



RÉGION BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ



CINEVENTURE

CINEMAGE

INDEFILMS

SG IMAGE 2021

OCS



PLAYTIME



rtbf

VOO



taxshelter.be

shelter prod

ING



TANDEM™